

Bernard.—Germain ne fait pourtant pas plus de besogne que nous.

François.—Je t'en demande pardon. C'est un gaillard qui ne se repose qu'à la dernière extrémité, et qui, si je ne me trompe, passe la nuit aux champs.

Bernard.—Les commères du village sont d'un autre avis ; elles s'en vont disant mystérieusement que Germain a des intelligences secrètes avec des esprits tout-puissants.

François.—Fort bien, mais tu n'ignores pas que tout le monde se rit des propos de ces commères ; nous ne vivons plus, grâce aux instructions de nos prêtres, dans un temps où l'on croyait aux sorts et à une foule d'autres folies semblables. L'envie, mon cher Bernard, rend bien injuste et fait débiter bien des méchancetés aux sots. Germain a fait des jaloux, et plusieurs de nos amis ont prononcé contre lui plus d'une menace.

Bernard.—Et n'ont-ils pas un peu raison ? avoue que ce Germain est un sauvage. Il ne daigne pas nous fréquenter.

François.—Tu te trompes ; j'ai eu le plaisir de lui parler souvent, et je l'ai trouvé très-liant, très-sociable. Ce n'est pas lui qui nous fuit, c'est nous qui le chassons par nos propos haineux et par les réponses peu gracieuses que nous lui faisons. Entre nous soit dit, quel profit aurait-il en nous fréquentant ? nous ne sommes pas très-laborieux, nous sommes souvent au cabaret, où nous perdons en un jour plus d'argent que nous n'en gagnons en une semaine. J'approuve en tous points la conduite de Germain. Si nous agissions comme lui, nous serions tous beaucoup plus heureux. M. le curé nous le disait encore il n'y a pas longtemps,